

Préface

Je me souviens de ma première lecture de *Harraga*, le livre n'existait pas encore, c'étaient 200, 250 pages, pas plus, que j'avais mises dans une chemise rouge. Je venais tout juste de connaître Antonio. Il y a des livres maison, avec des fenêtres et des pièces dans lesquels on s'installe, des livres labyrinthe dans lesquels on se perd et on se retrouve mais ce que mes souvenirs conservent de cette première lecture c'est un livre fleuve, un livre transit, entre deux temps, deux mondes qui ont un passé commun et qui malgré les distances, malgré les frontières, malgré les murs, s'appartiennent les unes autres, indéfectiblement.

J'ai fait une deuxième lecture de *Harraga* quelques années plus tard mais cette fois c'était plutôt une lecture « écho » dont j'ai suivi les résonances, les réverbérations. Nous étions chez Antonio et Keti, sa mère, était là. À cause de son grand âge et surtout de sa maladie, elle naviguait sans repère entre la lucidité et l'absence. Et c'est dans ce temps improbable, difficile à conjuguer avec notre sens des réalités qu'elle s'est mise à lire le livre de son fils et sa lecture a été toute une expérience. Elle a commencé par des commentaires sur la ville de Tanger et sur des familles de son quartier qu'au début nous ne pouvions pas identifier. Cela ressemblait à des souvenirs mais elle en parlait comme au présent. Nous avons fini par comprendre qu'elle parlait du roman. La première chose qu'elle nous a transmise c'est qu'elle n'approuvait pas ce genre de comportement, sans que l'on sache si elle évoquait les actions des personnages ou le fait d'écrire des histoires comme celle-ci. Le lendemain, elle nous a surpris avec un commentaire sur Khaled, elle parlait de lui comme si elle l'avait connu. « Qui l'aurait cru ? » « Un si brave garçon ! » Au fur et à mesure que sa lecture avançait, elle s'est mise à faire des reproches à Antonio : « J'ai toujours dit que tu allais mal finir, te voilà enfermé maintenant, mais comment tu as pu en arriver là, mon pauvre garçon, qui va te sortir de ce trou ?... » Jusqu'à ce qu'un jour elle lui dise, mais cette fois tout bas, pour que personne n'entende : « Tout cet argent ! Comment tu t'es débrouillé pour qu'on ne se rende compte de rien ? Si j'avais su... »

Le plus étonnant c'est que rien dans la vie d'Antonio ne le rapproche de Khaled, et que son enfance n'a rien à voir avec celle des personnages, on ne peut pas dire que ce sont des souvenirs que le récit a ranimés chez Keti. Ce que je trouve fascinant c'est que le livre lui a fait vivre ou revivre une autre vie que la sienne mais tout aussi « réelle ». Elle ne pouvait pas s'empêcher de parler des événements racontés comme s'ils avaient eu lieu, elle ne pouvait pas s'empêcher de souffrir et de reprocher à son fils le mauvais chemin qu'il avait pris. J'étais émerveillé par ce rapport, par cette puissance de la littérature et du livre d'Antonio.

Pour écrire ces quelques mots qui cherchent à préfacier ce récit, j'ai lu *Harraga* une troisième et cette fois. Ce qui m'a frappé, en plus du plaisir des mots, de la phrase et des expressions, en plus des retrouvailles avec Khaled et ses fantômes, c'est l'actualité de *Harraga*. J'ai senti que le monde, jour après jour, n'en finissait pas de se regarder dans le reflet de ses eaux.

Nicolás Buenaventura Vidal